

La bascule

Frank Melloul

La bascule

Les coulisses du nouveau Moyen-Orient

L'ÉDITIONS DE
OBSERVATOIRE

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la directive (UE) 2019/790.

ISBN : 979-10-329-3781-5

Dépôt légal : 2026, octobre

© Éditions de l'Observatoire/Terre Neuve Éditeurs, 2026
5, allée de la Deuxième D. B., 75015 Paris

« Il y eut un soir, il y eut un matin. »

Genèse 1, 5

« L'ordre se cultive ; il ne se décrète pas. »

Henry Kissinger,
L'Ordre du monde, 2016

Avant-propos

Le 7 octobre 2023 n'a pas tué les accords d'Abraham. Il en a précipité, par contrecoup, la nécessité – celle d'un cadre régional plus large, plus rigide, plus assumé. C'est la thèse de ce livre, simple à dire et lourde à porter : le 7-Octobre est une matrice, et les accords d'Abraham, malgré tout, n'en sont pas morts. Il faudra revenir longuement sur ce que ce contrecoup a coûté – en vies humaines, en confiance, en illusions. Mais ce qui s'est défait ce jour-là, et ce qui s'est recomposé depuis, dessine un ordre nouveau, que je propose d'appeler, en empruntant à l'Europe du xvii^e siècle un mot qui résiste à la transposition intégrale, une Westphalie moyen-orientale : non pas la guerre abolie, mais ramenée à des États identifiables, à des règles communes, à une responsabilité partagée.

J'ai vu ce basculement d'un poste d'observation singulier. À la tête d'i24NEWS – chaîne née en Israël, diffusant en français, en anglais, en arabe et en hébreu, et dont la mission, depuis 2013, est de raconter le Moyen-Orient au monde et le monde au Moyen-Orient –, j'ai fréquenté pendant plus de dix ans aussi bien les chancelleries que les rédactions arabes. Entre 2018 et 2023, j'ai vu se construire ce qui n'avait pas encore de nom : la

La bascule

signature des accords d'Abraham, les premiers reportages à Dubaï, Manama, Rabat, le voyage d'une délégation israélienne à Dammam, le lancement du corridor IMEC au G20 de New Delhi. Aucune de ces scènes n'a été comprise à sa juste mesure sur le moment ; toutes, je le crois, en dessinaient déjà l'architecture.

Ce livre suit cet ordre. Les coulisses d'abord : ce qui s'est tramé avant le choc, et que presque personne ne voyait. L'épreuve ensuite : la séquence ouverte par le 7-Octobre – le crépuscule du discours d'Emmanuel Macron à l'ONU, le revers de Charm el-Cheikh, la rupture marocaine, la collision avec Erdoğan, et la manière dont chaque capitale se repositionne sous la pression d'une guerre qu'elle n'a pas voulue. Le nouveau Moyen-Orient enfin : l'effondrement de l'axe iranien, le retour prudent de Riyad, et les contours de cette Westphalie qui s'esquisse.

Ce livre est aussi le récit d'une responsabilité personnelle. J'ai cru, et je crois encore, à ce que les médias peuvent porter de coopération diplomatique informelle. J'ai parié, à i24NEWS, sur des partenariats avec des chaînes arabes lorsqu'ils étaient impensables. Certains ont tenu ; d'autres se sont défaits. Je n'ai pas cherché à lisser ces épisodes : un témoin qui ne raconte que ses réussites cesse d'être crédible.

Tel-Aviv, août 2026

Mon 7 octobre 2023

S'il faut un début à ce livre, ça ne peut être que celui-là. Ce matin-là, nous avons été brutalement réveillés, non par le hurlement d'une sirène, mais par la voix de ma fille aînée, déjà debout près du lit, à la lueur de son téléphone. Des messages d'alerte venaient de s'y afficher et l'avaient tirée du sommeil. Les premières secondes ont été confuses ; j'ai peiné à émerger, ne sachant si ce qui se passait était réel ou si je prolongeais un cauchemar. Mon épouse s'est redressée à mes côtés, tout aussi désorientée. Autour de nous, le silence de l'aube pesait lourd. Aucune sirène n'avait encore retenti ; la menace restait invisible, suspendue à l'écran d'un téléphone. Pourtant, l'angoisse nous étreignait déjà. Ce fut l'instant où tout a basculé, juste avant que la première sirène ne vienne déchirer le silence de Tel-Aviv.

La situation était chaotique : mon téléphone était inondé de vidéos et de messages. Personne ne comprenait ce qui se passait, et les autorités, débordées, ne répondaient plus aux appels à l'aide. Soudain, mon chef des opérations m'a appelé pour m'annoncer qu'un de nos techniciens, en route pour la chaîne après le rapatriement de toute l'équipe, avait été abattu sur la route par un commando du Hamas. Cinq balles dans

le ventre, laissé pour mort sur le bas-côté. Sa femme, enceinte de neuf mois, s'était réfugiée dans un abri au sud du pays, dans une ville elle aussi attaquée. À ces mots, j'ai pris la mesure de ce qui se jouait. J'ai ôté ma casquette de père de famille pour endosser celle de patron de chaîne : il me fallait désormais prendre les rênes et veiller aussi sur mes équipes.

Il était presque 9 heures du matin lorsque la chaîne est passée en édition spéciale. Dans la régie, les techniciens s'activaient pour établir la liaison en direct, tandis que sur le plateau les premiers journalistes, encore essoufflés d'avoir accouru, prenaient place. Un présentateur ajustait son oreillette en parcourant les dernières dépêches ; un autre, debout, répétait à voix basse le fil chaotique des informations qu'il s'apprêtait à annoncer. Derrière la vitre, les producteurs gesticulaient en coordination avec nos correspondants extérieurs. Chacun était revenu spontanément, même ceux qui devaient être de repos en ce matin de shabbat ; personne n'avait hésité en entendant l'ampleur des nouvelles. Les téléphones n'en finissaient pas de sonner : on cherchait à joindre des analystes, des responsables de l'armée, des témoins sur le terrain. Dans les couloirs, une tension fiévreuse régnait, ponctuée par le sifflement occasionnel de nouvelles sirènes qui nous obligeaient à interrompre brièvement le travail pour gagner les zones protégées du studio. Malgré le danger qui planait sur Tel-Aviv, la rédaction tout entière était en alerte maximale.

Les premières informations confirmées sont arrivées rapidement à l'antenne. Des centaines de terroristes du Hamas avaient infiltré les villages frontaliers autour de Gaza, et surtout la rave de Nova ; il y avait des échanges

Mon 7 octobre 2023

de tirs dans plusieurs kibboutzim ; des roquettes continuaient de pleuvoir par centaines jusqu'au centre du pays. Ces mots, prononcés en direct, semblaient irréels. À mesure que le bilan s'alourdissait, civils abattus, maisons incendiées, prises d'otages signalées, je sentais par instants un vertige glacé. Mais je n'avais pas le temps de m'y attarder : chaque minute comptait pour informer le public à travers le monde. Dans l'urgence, j'ai demandé à la directrice de l'information d'organiser des rotations d'équipes, conscient qu'il faudrait tenir sur la durée, d'appeler du renfort auprès de nos correspondants à l'étranger, de coordonner nos rédactions francophone, anglophone et arabophone pour harmoniser la couverture. Partout, la même consigne s'imposait : priorité à l'information vérifiée, aucune place pour les rumeurs, mais une réactivité absolue.

Pendant ces premières heures, j'ai opéré presque en pilote automatique, porté par l'adrénaline.

Le dimanche matin, les combats n'étaient pas terminés. Les informations en provenance du sud devenaient de plus en plus atroces à mesure que le jour avançait. Sur nos écrans internes sont arrivées les premières images brutes des attaques : vidéos tremblantes filmées par des rescapés, photos floues montrant des scènes de carnage dans les kibboutzim et lors de la rave-party près de Reïm. En les découvrant, chacun de nous est resté un moment interdit, saisi d'effroi. J'ai eu un haut-le-cœur devant ces preuves de la barbarie : maisons calcinées, corps figés dans des positions qui trahissaient une fin violente, sang éclaboussant les murs, jouets d'enfants abandonnés dans la panique. Ces visions m'ont hanté longtemps.

Très vite s'est posée une question éditoriale épineuse : allions-nous montrer ces images à l'antenne ? En Israël, il existe une retenue presque instinctive à diffuser des scènes aussi crues. Par respect pour les victimes et leurs familles, et pour ne pas choquer inutilement le public, la plupart des médias nationaux floutent ou choisissent de ne pas montrer l'horreur de manière frontale. Cette culture de la retenue est ancrée dans notre façon de couvrir les conflits : on rapporte les faits, mais on édulcore souvent leur représentation visuelle la plus brutale.

Pourtant, devant l'ampleur du massacre, la question s'est imposée : avions-nous le droit d'occulter la réalité ? Autour de la table, les visages étaient graves. Certains résistaient : « Peut-on vraiment diffuser cela ? C'est insoutenable, le public n'y est pas préparé... » D'autres redoutaient le sensationnalisme et la panique. Le débat fut bref ; le temps pressait. Et il y avait Al Jazeera : les images tournées en GoPro par le Hamas y tournaient en boucle, comme un trophée. La vraie question n'était plus de savoir si l'horreur serait montrée, mais qui la montrerait, et avec quels mots.

Nous avons fini par convenir d'un cadre clair : diffuser certaines de ces images, mais avec toutes les précautions. Un avertissement précéderait les séquences les plus dures ; nous flouterions ce qui devait l'être, pour ne pas verser dans le voyeurisme ; mais nous ne censurerions pas la réalité de ces atrocités. C'était à contre-courant des habitudes locales. Montrer des corps mutilés à l'antenne, je n'aurais jamais imaginé avoir à le faire. Mais le 7 octobre n'était pas un jour comme les autres, et notre rôle était d'en témoigner sans fard.

Mon 7 octobre 2023

Dès le début de la diffusion, l'effet a été immédiat. Les réactions affluaient de toutes parts. Des téléspectateurs bouleversés nous écrivaient pour dire leur effroi, mais aussi leur gratitude de comprendre enfin l'ampleur du drame. Des confrères d'autres médias internationaux reprenaient nos séquences ou nous contactaient pour en savoir plus, cherchant à leur tour à relayer ces vérités dérangeantes. En interne, la rédaction accusait le coup ; chacun comprenait néanmoins le sens de la démarche et redoublait d'efforts pour accompagner les images d'explications et de contexte.

Je me souviens du silence pesant qui a envahi la rédaction lorsque cette information est apparue pour la première fois : 40 bébés avaient été décapités. Depuis le massacre du 7-Octobre, les journalistes d'i24NEWS recueillaient sans relâche des témoignages directs venus des communautés frontalières de Gaza, de soldats de Tsahal et des services de secours. Notre premier reportage depuis la scène du massacre a été réalisé lors d'une visite officielle organisée par l'armée israélienne pour des journalistes étrangers. Il reposait alors sur les récits de soldats et d'officiers qui figuraient parmi les tout premiers arrivés sur place, encore sous le choc de ce qu'ils venaient de découvrir. Ces témoignages faisaient état de scènes d'une violence extrême, impliquant des nourrissons et de très jeunes enfants. Dans les heures et les jours qui ont suivi, d'autres récits sont venus renforcer ces descriptions initiales, notamment ceux de bénévoles des unités de recherche et de secours, de membres de Zaka, l'organisme en charge de l'identification des victimes de catastrophes, et d'autres services d'urgence, confrontés eux aussi à l'horreur